

### MUSIQUE

Hommage à Déodat de Séverac. — L'Orchestre Philharmonique de Berlin à l'Opéra. — Le Triton.

Sur l'initiative de M. J. Canteloube et de M. Jean-Louis Vaudoyer, un concert a été donné en hommage à **Déodat de Séverac**, à la salle Gaveau. Hommage infiniment mérité, hommage qui, par sa ferveur, répare un peu l'injustice dont Séverac est victime : depuis le 23 mars 1921 qu'il nous a quittés, nous avons trop laissé l'oubli s'étendre sur ses œuvres et les recouvrir. Heureusement elles sont d'un métal qui résiste à l'action si souvent destructrice du temps : chaque épreuve le montre. Elles possèdent cette force interne qui les fait s'animer d'une vie nouvelle chaque fois qu'on les joue. Elles ne deviendront jamais des choses mortes, mais trouveront toujours accès au cœur et à l'esprit des vivants. Elles ont été conçues librement, dans la joie (parfois douloureuse) de créer ; elles ont jailli comme éclosent les fleurs et comme mûrissent les fruits et elles sont elles-mêmes des fruits tout chargés de senteurs campagnardes. Elles sont des produits du terroir languedocien. Elles semblent compléter cet admirable horizon que l'on découvre des collines de Saint-Félix, avec les vallées de l'Hers et du Sor à ses pieds, les Pyrénées tout au loin, la Montagne Noire devant soi. Il en est peu qui parlent un langage aussi direct, aussi sensible et dont l'éloquence soit aussi dépouillée de toute recherche. Mais leur simplicité spontanée est pleine de grâce, pleine de trouvailles originales aussi. Cette langue mélodique si fluide et ses harmonies si fraîches font parfois songer à Debussy. Il n'y a cependant d'autre parenté entre les deux musiciens que celle-ci : ils sont l'un et l'autre aussi *français*, ils sont contemporains exactement, et donnant l'un et l'autre le meilleur reflet de leur temps, ils sont du petit nombre des élus où la postérité découvre ce qui donne à une époque son unité, ce qui constitue un style. Toutes ces qualités de Séverac, on les a bien vues quand il a écrit *Le Cœur du Moulin*. La musique en est limpide et elle reste délicieuse aujourd'hui comme au soir déjà lointain (8 décembre 1909) où l'Opéra-Comique la fit connaître. Pourquoi ne la reprend-on point ? Est-il donc

impossible de constituer un répertoire où reparaitraient de temps en temps les ouvrages les plus remarquables des cinquante dernières années? *Bérénice*, de Magnard, *Le Cœur du Moulin*, de Déodat de Séverac, *Salomé* de Marlotte, *Le Pays*, de Guy Ropartz, sommes-nous donc condamnés à ne point les réentendre ces partitions qui prendraient si avantageusement la place de tant d'autres si bien usées qu'elles pourraient demeurer dans le silence aussi longtemps qu'il faut pour retrouver — si c'est possible — la fraîcheur qu'elles ont perdue... Ou bien un infranchissable fossé sépare-t-il comme le prétendent certains (peut-être trop intéressés à le dire) les goûts du public et l'opinion des musiciens? Quoi qu'il en soit, en écoutant l'autre soir Mme Malnory-Marseillac et M. Ricardo Viñes, combien avons-nous regretté cette disparition du répertoire d'un incontestable chef-d'œuvre. Ce pauvre Séverac, si prématurément enlevé, avait choisi pour sujet de thèse, au moment de quitter la Schola, *La Centralisation et les petites chapelles, en musique*, et comme l'a dit fort bien Blanche Selva dans son livre sur Séverac, c'est son *Credo* artistique qu'il a donné sous cette forme de modeste travail de « sortie de classe »; mais c'est aussi un charitable et clairvoyant avis. Il y a là des pages qu'il n'est pas mauvais de relire. Déodat de Séverac n'était point et ne pouvait être un « beau monsieur de Paris ». Venu du Lauragais, il n'avait, après dix ans et plus passés dans la capitale, qu'une idée, et qui était de retourner dans son pays, d'y vivre, d'y puiser, comme un arbre par ses racines, la sève dont il allait nourrir sa musique. Hélas, faut-il qu'il paie la faute commise? — car c'est une faute aux yeux de bien des gens, c'est une désertion que cet adieu à la capitale, à ses pompes et à ses combinaisons. Il l'avait bien dit :

« Tous les vrais amis de l'Art national reconnaissent le fait et se lamentent : mais s'ils sont unanimes à le déplorer, ils se gardent bien, hélas! de prêcher d'exemple! Ils fondent des ligues, ils donnent des conférences, ils organisent des congrès où des ordres du jour flétrissent à l'unanimité l'esprit centralisateur; mais aussitôt après, les voici revenus par l'express le plus rapide au foyer même de l'épidémie qu'ils prétendent combattre. Il est si difficile, à les entendre, de

vivre dans une ville de province ou à la campagne! Les gens y sont si vulgaires, si ridicules! Les musiciens actuels sont, à de très rares exceptions près, la proie de cet ennemi, et pour si éloignés qu'ils soient en apparence les uns des autres par des procédés de composition, ils sont tous plus ou moins ses victimes bénévoles. Ils font de la musique de Paris et pour Paris; ils s'écartent ainsi progressivement et de plus en plus du génie propre aux diverses provinces où ils sont nés. »

Lui, bien loin de s'écarter de la sienne, s'en est rapproché chaque jour un peu plus et jusqu'au point de s'identifier avec elle en une communion parfaite. Sa musique est l'âme du Languedoc et de la Cerdagne. *Son Chant de la Terre*, son magnifique poème *En Languedoc*, ses mélodies (Mme Malgouy-Marseillac et M. Ricardo Viñes ont été les admirables traducteurs de ces œuvres si chaleureuses), sont des pages de lumière dont l'éclat ne peut se ternir. Non, il ne faut pas que Paris ait l'air de garder rigueur à Déodat de Séverac d'avoir voulu demeurer ce qu'il était : un musicien.

Il a été autre chose, ou du moins ce parfait musicien a été de surcroît (ce qui n'est pas interdit), un psychologue, et qui a su mieux que personne parler de son art : « L'œuvre musicale, a-t-il dit, ne peut s'imposer à l'auditeur ni par son plan ni par sa méthode d'écriture, mais par les sentiments qu'elle fait naître en nous. Une œuvre qui ne s'élève pas au-dessus de la sensation physique ou qui ne s'adresse qu'au cerveau est condamnée à périr. Et ce sera justice! Qu'importe qu'elle soit écrite verticalement ou horizontalement, ou avec ces deux moyens réunis, ou avec d'autres moyens nouveaux si on en trouve! Mais il est nécessaire qu'elle dise bien ce qu'elle veut dire. Le défaut général de tous les milieux musicaux actuels est de prendre l'accessoire pour le tout, le moyen pour le but. Si les « avancés » ont une tendance trop exclusive au jeu, les autres croient trop au théorème et à l'épure. Les uns sont un peu futiles, les autres dissertent trop... Ce qu'il y a de regrettable, c'est que quand il entendront une œuvre nouvelle, ils ne consentiront pas à l'écouter passivement et à s'abandonner à la musique corps et âme! Non! ils n'écouteront pas la musique, ils la regarderont au mi-

croscopie... Ils lui feront subir un interrogatoire comme à un prévenu et lui appliqueront, sans recours, un des articles de leur code. C'est le régime du parti pris et de l'arbitraire. »

Pas plus que sa musique la critique de Séverac n'a vieilli...

### §

Les deux concerts donnés à l'Opéra par la **Société Philharmonique de Berlin**, sous la direction de M. Wilhelm Furtwängler ont été comme de coutume remarquables. L'enthousiasme d'une foule dont on voudrait être certain qu'elle compte moins de snobs que de vrais amis de la musique est parfaitement justifié quand il s'agit d'un orchestre de cette qualité, conduit par un chef qui est incontestablement l'un des plus éminents qui soient et aient été. Comme pianiste concertant, M. Wilhelm Furtwängler a obtenu aussi, dans le *Concerto brandebourgeois* en ré, conduit de sa place devant le clavier, un succès pareil à celui qu'obtint M. Bruno Walter en de semblables circonstances. Enfin il faut savoir gré à M. Furtwängler d'avoir inscrit au programme *La Valse* de M. Maurice Ravel (hommage à la musique française auquel nous sommes sensibles) et les *Variations sur un thème de Mozart*, de Max Reger, point connues en France. L'exécution de *Till Eulenspiegel* a sans doute été le chef-d'œuvre dans la perfection accomplie de ces exécutions, toutes d'ailleurs d'une qualité admirable.

RENÉ DUMESNIL.

### ART

Le Salon. — Guastalla. — Charles Blanc. — L'Exposition.

Sur ce **Salon** des Artistes français et de la Société Nationale, nous voilà bien obligés de répéter ce que nous avons dit des Salons d'Automne et des Indépendants. Les routines et les formules artificielles semblent éteindre toute trace d'inspiration sincère et profonde. Une différence cependant : le Salon officiel suit les formes à la mode avec quelques années de retard; il prend l'aspect d'une pauvre image, timide, assez médiocre, aux prises avec toutes sortes de confusion, d'un vieux Salon indépendant. Au moment où l'« art vivant » finit